



spirito

CHŒUR DE CHAMBRE

REVUE DE PRESSE
SPIRITO AU FESTIVAL BERLIOZ
ÉTÉ 2026

Festival Berlioz

DL Mathieu Herzog, chef d'orchestre : « Tout le monde a envie de diriger la Damnation »

À la tête de son orchestre Appassionato et avec le chœur Spirito, Mathieu Herzog dirigera ce mardi 25 août à 21 heures au château Louis XI la Damnation de Faust d'Hector Berlioz. Interview.

Propos recueillis par Georges Aubry – Aujourd'hui à 12:11 | mis à jour aujourd'hui à 12:15 – Temps de lecture : 3 min



Mathieu Herzog avait dirigé l'année dernière un monumental Requiem, déjà avec le chœur Spirito.
Photo Anouk Anglade

Que représente pour vous Berlioz en tant que compositeur ainsi que le festival ?

Mathieu Herzog : « C'est notre troisième année de participation de suite et la quatrième fois qu'on vient au festival. Berlioz, pour les chefs d'orchestre est l'un des compositeurs les plus intéressants, car il y a une différence entre un compositeur et un compositeur lui-même chef d'orchestre qui possède une vision de l'écriture complètement différente. En tant que chef, j'ai l'impression d'être dans une chaussure parfaitement adaptée à mes pieds. Quant au festival, je l'aime beaucoup. Nous sommes non seulement l'orchestre résident du festival, mais ce festival est l'un de mes préférés. C'est rare d'avoir un endroit où l'atmosphère est aussi chaleureuse et cette superbe acoustique tout en ayant l'impression du plein air. »

Cette année, vous êtes de retour avec la Damnation de Faust. Pourquoi ce choix ?

« Ce choix s'est fait avec Bruno Messina (directeur artistique du festival N.D.L.R.). On avait l'envie de faire une grande œuvre à tendance lyrique. J'ai poussé pour la Damnation qui est emblématique après le [Requiem](#) l'année dernière qui était une expérience hors du commun. La Damnation est l'une des quintessences de ce que Berlioz peut faire quand il s'agit de faire une version qui n'est ni un opéra, ni une œuvre concertante. Tout le monde a envie de diriger cette œuvre un jour. »

Après le Requiem vous allez de nouveau travailler avec le chœur Spirito. Comment travaille-t-on en résidence avec un tel ensemble ?

« La résidence a ceci de particulier c'est qu'on savait, après le [Requiem](#), qu'on revenait cette année. Dès l'année dernière, on a donc réfléchi sur la façon de travailler et de construire nos moments. Cela a permis de réfléchir aussi pour orienter l'orchestre dans certains choix. Pour ce qui est du travail avec le chœur, c'est d'abord logistique car il y a beaucoup de monde à déplacer. Il faut optimiser les répétitions et il y a beaucoup de travail en amont. C'est ce qui caractérise une résidence. Et avec [Spirito](#), aujourd'hui on se connaît mieux et c'est intéressant sur le long terme. »

Vous êtes connus pour être toujours dans un dialogue permanent avec vos musiciens. Comment définiriez-vous l'orchestre Appassionato ?

« C'est un orchestre que j'ai fondé et imaginé comme un orchestre participatif. J'essaie de trouver le moyen pour que chaque membre puisse s'exprimer dans le travail comme dans les décisions stratégiques et le choix des œuvres. Quand on monte une œuvre, j'en parle avec l'orchestre qui est une sorte de grand conseil artistique et ce travail se poursuit lors des dernières répétitions avant l'exécution finale. Nous sommes une centaine, mais nous fonctionnons comme un groupe de musique de chambre. »

À lire aussi : [En images. Festival Berlioz : revivez le concert avec Zahia Ziouani et Mourad Merzouki](#)

Enfin, vous êtes aussi un altiste et amoureux de jazz. Vous avez joué avec des amis jazzmen et vous avez été très proche de Michel Legrand. Qu'est-ce qui vous séduit dans le jazz ?

« Le jazz, c'est cet esprit de liberté différent de la discipline de la musique classique avec ses répétitions et son travail de précision. Et c'est l'aventure ! C'est vrai, j'ai été très proche de Michel Legrand et c'était pareil, avec lui on avait une très grande liberté. C'est dans cette liberté qu'il y a justement cette notion d'aventure, le fait de ne pas savoir très bien ce qui va se passer, d'avoir une petite prise de risque et d'essayer de faire au mieux en jonglant avec les balles qui nous arrivent en temps réel. »

La Côte Saint-André

***La Damnation de Faust* en majesté sous la direction de Mathieu Herzog**

Tim Buisson – Hier à 22:58 – Temps de lecture : 1 min

C'est un moment suspendu et intense qu'a offert le [chef d'orchestre Mathieu Herzog](#) au public du festival Berlioz, mardi 25 août, au château Louis XI. À la tête de son orchestre Appassionato et avec le chœur Spirito, il a dirigé *La Damnation de Faust* avec plusieurs solistes d'exception. Cette œuvre « emblématique » comme l'a lui-même qualifiée Mathieu Herzog, a été composée en 1846. Le livret, écrit par Berlioz en collaboration avec Almire Gandonnière, comporte quatre parties retraçant la trajectoire tragique d'un savant désabusé en quête de sens. Pour sa quatrième participation – la troisième de suite – au festival, Mathieu Herzog a su transmettre au public la profondeur de cette œuvre magistrale de Berlioz.

La Damnation de Faust en paradoxes à La Côte-Saint-André



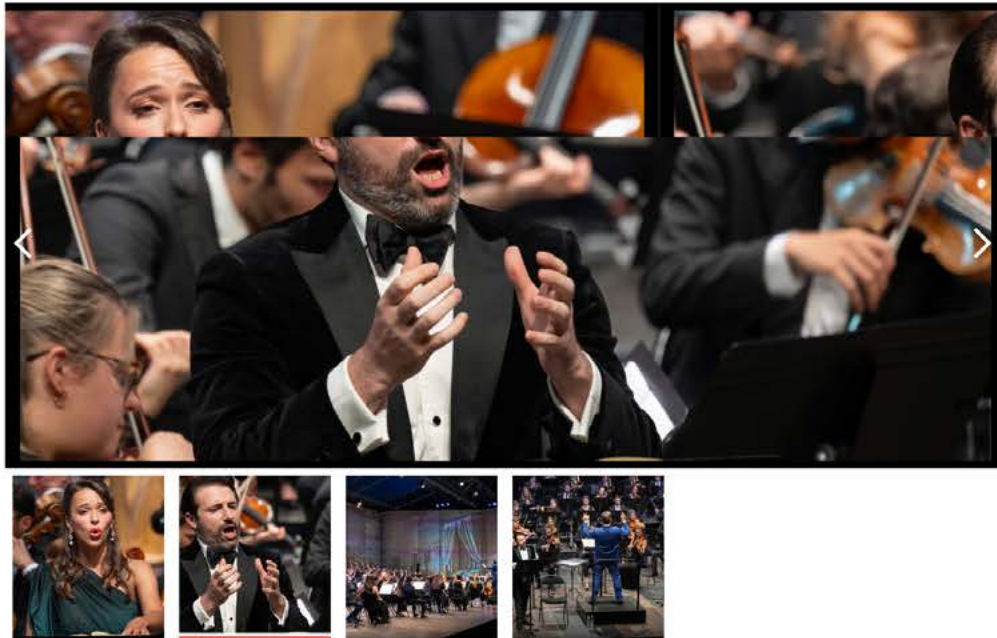
Les pactes faustiens et la musique de **Hector Berlioz** ne sont jamais exempts de contradictions magnétiques. Au dernier **Festival Berlioz** de **Bruno Messina** (avant qu'il ne **prenne les rênes, à la rentrée, des Chorégies d'Orange**), *La Damnation* peine justement, par ses paradoxes, à se hisser à la hauteur des émotions variées et des géniales orchestrations de l'enfant terrible de La Côte-Saint-André.

L'unité salvatrice qu'avait trouvée le chef **Mathieu Herzog** avec son ensemble **Appassionato l'année dernière dans le Requiem du même Berlioz** se retrouve ici morcelée dans un cours circonstanciel. Le son se déploie avec banalité, sans entrer dans la psyché des personnages, sans bouger de l'intérieur. Certes rythmiquement en place, l'orchestre reste campé sur ses positions, et le chef n'entreprend que peu de mise en lumière sélective dans les différentes voix instrumentales. La baguette délimite séparément le territoire des lignes plutôt qu'elle ne les tisse à l'unisson, si bien que l'indépendance des pupitres en oublie l'homogénéité de textures. Là où devraient s'épanouir les appels goethiens de la nature, la facétie diabolique des simili-scherzos et le lyrisme d'un amour d'idées, Mathieu Herzog n'explore pas en deçà de la surface, où les cordes s'attardent sur les chants et où la communication inter-pupitres reste sur des œufs. Dans la quatrième partie cependant, la baguette ouvre un passage plus directionnel dans les tutti, même si l'orchestre témoigne d'une concentration moins marquée.

Il ne faudrait cependant passer sous silence une section des vents extrêmement à l'écoute de leur complémentarité et de leur caractère soliste lorsque le contexte le requiert. Le cor anglais s'affirme comme un crêdo dans « *D'amour l'ardente flamme* », et les cors apportent une souplesse bienvenue aux inflexions générales. Plus généralement, l'inégalité de traitement des longueurs de notes entre vents et cordes empêche peut-être à l'essence berliozienne d'infuser. La fluidité des archets induit malheureusement un plus grand sillage et des attaques parfois trop concrètes et adhésives (notamment chez les violons). L'écho ainsi généré sur la partie avant de l'orchestre ne facilite pas les surprises volumiques de l'écriture. C'est finalement lorsque les choristes interviennent – Chœur Spirito, Maîtrise de la Cathédrale de Lyon, Le Canterel de Lyon, Chœur Inspirations, Ensemble Imero, Chœur Régional d'Auvergne, Conservatoires à Rayonnement Régional de Lyon et de Grenoble – que **La Damnation de Faust** trouve sa raison d'être, dans des équilibres et une fluidité vertigineuses. Mathieu Herzog les inclut tel un orgue sensible, de hauteur céleste, de bassesse infernale, voué à la transition satinée. Ces âmes vocales omniscientes préparées par **Thibaut Louppe** évitent toute fioriture, et cette exécution à l'os, comme une assemblée de messe, à la matière quasi-juvénile, est paradoxalement ce qui humanise le concert.

Car à l'exception du Méphistophélès d'**Alexander Roslavets**, la distribution semble elle aussi prise dans le cours de la performance plutôt que dans l'expression réfléchie d'un supplément d'âme. La basse biélorusse capitalise sur un souffle à toute épreuve, sur une séduction prosodique de la consonne, droit au but. Il surgit toujours en douceur et époussette avec clarté et sagacité l'explosion contagieuse de son chant, dans un français ciselé (au contraire de ses partenaires francophones). **Ambroisine Bré** ne se positionne que sur le temps t de Marguerite, sans développer de véritable phrase ou nuance. **Jérémie Schütz** se révèle certes expansif, mais sur une émotion uniforme, dans une lancée *alla Puccini* qui déborde. Son Faust est ainsi sans début et sans fin, dans un *sfumato* au service d'une neutralité assez désincarnée (jusque dans une scène d'amour Faust-Marguerite jolie à l'oreille, quoique anesthésiée d'inertie musicale), au contraire de l'incroyable énergie qu'il sollicite. Une soirée sans folie pour une partition contrastée.

BERLIOZ, La Damnation de Faust – La Côte Saint-André



Spectacle 28 août 2026

Pour les chœurs et l'orchestre

La « légende dramatique », régulièrement détournée sous forme d'opéra (1) trouve ici une illustration visuelle convaincante. Sur le fond de l'immense scène, comme sur les côtés, de belles projections animées, correspondant idéalement aux didascalies de la partition, permettent à l'auditeur de se plonger dans l'action. Le réalisateur, anonyme, aurait pleinement mérité d'être mentionné dans le programme.

Les moyens requis par la partition sont considérables (2). Ce n'est pas tant la démesure que l'usage le plus juste fait de chaque instrument, de leur subtile association, de chaque pupitre, qui caractérise *La Damnation de Faust*. L'alto solo, le cor anglais-hautbois – on connaît l'affection que leur portait le compositeur –, les trois flûtes, la petite harmonie, les cuivres, et bien entendu les cordes, sans omettre les nombreuses percussions, l'orchestre sera un régal quasi constant. La Marche hongroise réjouit par son énergie, son articulation et ses couleurs. Le tempo rapide, bienvenu, adopté à son début, va insensiblement perdre de sa vigueur, s'essouffler, mais les musiciens n'en seront pas responsables... Le Menuet des follets, la Danse des sylphes seront de belle tenue. La fluidité des transitions n'appelle que des éloges, comme l'accompagnement des nombreux dialogues.

Pas moins de cent-vingt choristes ont pris place sur les gradins de fond de scène. Même si fédérer autour du chœur Spirito des chanteurs issus de nombreuses formations régionales fait partie de l'ADN du festival, l'énumération des formations participantes (3) engendrait d'abord une certaine perplexité : comment l'amalgame allait-il fonctionner ? Le travail de **Thibaut Louppe**, fondé sur une expérience acquise de longue date, a porté ses fruits : le chœur s'est hissé à un niveau d'exception, rivalisant sans peine avec les formations professionnelles les plus prestigieuses. Homogène, puissant, articulé, dès la Ronde des paysans... Le Chœur des buveurs, la fugue sur l'Amen, dionysiaque et blasphématoire... il faudrait tout énumérer tant le plaisir est réel à chacune de ses interventions. Mentionnons l'excellence des hommes, souvent seuls et divisés, non seulement à quatre voix, mais aussi en deux chœurs distincts et éloignés. Faute d'avoir réuni « 200 à 300 enfants » comme le rêvait Berlioz (était-ce réaliste ?), le Chœur des esprits célestes sur lequel s'achève *La Damnation de Faust* est un moment où les voix féminines nous ravissent.

Les solistes appellent quelques réserves, malheureusement, donnant trop souvent l'impression de personnalités réunies pour la circonstance plutôt que celle d'une équipe complice.

Commençons par oublier le gentil Brander, sous-dimensionné faute de moyens appropriés, confié à **Arthur Dougha**, dont la voix (projection, truculence) n'a pas encore la puissance requise pour l'espace du concert. **Ambroisine Bré**, appréciée par ailleurs, nous vaut une Marguerite gracieuse, sensuelle, mais à laquelle la plénitude vocale fait aussi défaut. On cherche la poésie et le mystère de la Chanson gothique du roi de Thulé, mais la Romance (« D'amour, l'ardente flamme ») vaut pour le beau cor anglais autant que pour le chant, animé, juste, touchant.

Le Faust de **Jérémie Schütz**, dont le français porte la marque de ses origines germaniques, a l'émission vaillante, forte. La projection quasi constante (ainsi, le Chant de la fête de Pâques mériterait davantage de nuances, d'égalité de soutien) ne contribue pas à rendre le personnage crédible.

A sa différence, la prononciation altérée que prête **Alexandre Roslavets** à Méphisto dérange moins, voire participe à l'étrangeté du personnage maléfique et roublard. Son incarnation, physiquement magistrale, est d'une intelligence vocale constante. Les moyens sont au rendez-vous et la caractérisation réussie, d'un tempérament de feu. Le duo, auquel il se joint à la fin de la troisième partie, demeure superficiel, inabouti, traduisant les faiblesses de la distribution.

Le geste de **Mathieu Herzog** est ample, sa direction sait se faire caressante comme bondissante, toujours attentive à chacun. Cependant, des moments de grâce voisinent parfois avec une lecture dépourvue de poésie comme de passion. Le lyrisme, la souplesse sont à chercher à l'orchestre et dans les chœurs.

Une très bonne soirée, malgré les déceptions, liées pour l'essentiel à une distribution hasardeuse, et une direction inégale. Après la romance de Marguerite, et une *Invocation à la nature* insipide, la quatrième partie nous enthousiasmera pour sa course à l'abîme, son *Pandaemonium* et son apothéose de Marguerite. Les chœurs et l'orchestre, qui auront rallié tous les suffrages, n'auront pas suffi à notre entier bonheur.

(1) depuis 1893 où Raoul Gunsbourg osait cette adaptation, un an après avoir été nommé à Monte-Carlo par Albert 1er.

Festival Berlioz 2026 : la dernière ligne droite

Le 29 août 2026 par Jean-Luc Clairet

Il aura fallu plus que lire entre les lignes pour deviner que sa prochaine prise de fonction à la tête des Chorégies d'Orange ne viendrait pas s'ajouter à celles que [Bruno Messina](#) exerce depuis dix-huit années à [la direction du Festival Berlioz](#) et depuis huit aux commandes du [Festival Messiaen au Pays de la Meije](#)... A La Côte-Saint-André, ce furent dix-huit programmations d'une inventivité flamboyante aujourd'hui refermées, à l'instar de certaine fable bien connue, d'un aérien intitulé : « Dansons maintenant. » Entre les lignes toujours, une dernière ligne droite entre nostalgie et utopie, entre passé et futur.



Mathieu et Hector

Déployée devant six tableaux vidéographiés d'imperceptibles fluctuations, la sixième *Damnation* de l'ère Messina (après Roth, Gardiner, Sokhiev, Dutoit, Gergiev) n'a pas comblé les attentes. Après son impressionnante apparition [en 2025 aux commandes du Requiem](#), [Mathieu Herzog](#) livre avec son orchestre Appassionato un prestation qui vise un spectaculaire d'une probité [loin d'être aussi analytique et passionnante que d'autres](#) : dans la *Marche hongroise*, la menace des coups sourds de la grosse caisse est inaudible, les pizzicati qui épousent les battements de cœur de Marguerite sur l'introduction des couplets du Roi de Thulé confidentiels...

Vocalement Spirito en impose, qui fait tout au long de la soirée oublier qu'il parle son Berlioz avec des amateurs (Choeur d'insertion professionnelle et Choeurs régionaux). La distribution interroge davantage, surtout le trio de tête, le sympathique Brander d'[Arthur Dougha](#) s'imposant avec un beau naturel d'acteur. Si, passé son étrange entame sur *Le vieil hiver a fait place au printemps*, on goûte les abords du Faust aux moyens pucciniens de [Jérémie Schütz](#), la troisième partie contraint le ténor helvète à une utilisation de la voix de tête peu convaincante, forçant l'esprit à s'évader maintes fois vers les bouleversants débuts de [Michael Spyres in loco en 2014](#). Partagé entre la rugosité appuyée de son registre grave et l'expressionnisme de sons quasi chuchotés, [Alexander Roslavets](#) incarne un Méphistophélès qui ne fait pas mystère de la noirceur d'un personnage qui reste terrifiant même quand il ne chante pas. Marguerite ne cesse de vouloir s'émanciper du beau velours d'[Ambroisine Bré](#), tendu à craquer : une incarnation sur le fil (de surcroît peu aidée par un orchestre, auquel la pause semble avoir été assez dommageable en terme de concentration) qui, comme au TCE à l'automne dernier, repose la question : mais où est Isabelle Druet, berliozienne d'exception, qui fut ici même une Béatrice, [une Cassandre et une Didon](#) absolument mémorables ?

Berlioz chez lui

Grenoble

La Côte-Saint-André (Château Louis XI)

08/25/2026 -

Hector Berlioz : *La Damnation de Faust*, opus 24, H. 111

Ambrosine Bré (Marguerite), Jérémie Schütz (Faust),
Alexander Roslavets (Méphistophélès), Arthur Dougha
(Brander)

Chœur Spirito, Jeune Chœur de Lyon, Jeune Chœur
d'Auvergne, Maîtrise de la Cathédrale de Lyon, Le
Canterel de Lyon, Chœur Inspirations, Ensemble Imero,
Chœur régional d'Auvergne, Chœurs des CRR de Lyon et
Grenoble, Thibaut Louppe (préparation des chœurs),
Orchestre Appassionato, Mathieu Herzog (direction)



Chef-d'œuvre du compositeur s'il en est, *La Damnation* est forcément l'un des piliers de la programmation du Festival Berlioz de La Côte-Saint-André, avec une exécution tous les trois ans environ. La version 2026 en est confiée à l'inventif Mathieu Herzog et à son Orchestre Appassionato, de retour dans la cité dauphinoise après une interprétation du *Requiem* l'année dernière.

Conçue en 1846 comme un *oratorio*, mais régulièrement adaptée à la scène depuis la fin du XIX^e siècle, la « légende dramatique » de Berlioz a souvent donné du fil à retordre à ses interprètes en les faisant hésiter entre approches concertante et opératique. La difficulté est tranchée nettement ce soir avec des chœurs sagement placés au fond de la scène derrière l'orchestre et des solistes installés devant des pupitres au pied de l'estrade, sans velléités de mise en espace ou réel jeu théâtral de la part des uns ou des autres. Certes, des images (plutôt kitsch) sont projetées sur des toiles tendues autour du plateau afin de planter quelque peu le décor, et quelques astuces scéniques sont utilisées, par exemple lorsque l'orchestre fait silence après le « Chant de la Fête de Pâques » pour mieux laisser claquer les pas d'Alexander Roslavets approchant sinistrement de Faust avant son premier récitatif, ou lorsque les trompettes se déplacent entre scène et coulisses afin de soutenir le « Chœur des soldats » dans les troisième et quatrième parties. Néanmoins, la musique de Berlioz se suffit à elle-même pour engendrer la tension dramatique et faire le spectacle, ce que souligne au mieux l'interprétation qui en est donnée.

Formation jeune, puisque fondée en 2015, Appassionato impressionne par sa maturité et parvient à rendre pleinement justice à la complexité et à la richesse de l'écriture orchestrale, qui est ici un personnage à part entière de l'œuvre, et peut-être même son personnage principal. L'orchestre impressionne tant par sa cohésion d'ensemble que par la qualité de certains chefs de pupitres, notamment dans les rangs de la petite harmonie. Très à l'écoute des solistes et de ses musiciens, Mathieu Herzog est un chef efficace et énergique, attentif à conserver la lisibilité et la narrativité d'une partition touffue. L'interlude symphonique de la troisième partie (« Menuet des Feux follets ») s'avère par exemple tout à fait ensorcelant.

Si les voix masculines ont tendance à prendre l'ascendant au sein des chœurs – mais peut-être en va-t-il fatalement ainsi dans *La Damnation* – l'ensemble formé par le Chœur Spirito et diverses formations amateurs régionales est d'un excellent niveau et s'acquitte avec brio de morceaux de bravoure tels que la fugue de la Taverne, savante et bouffonne à souhait, la juxtaposition du Chœur des soldats et de la Chanson des étudiants à la fin de la deuxième partie, ou un *Pandaemonium* halluciné. Mais c'est certainement le « Dors, heureux Faust » des bords de l'Elbe, d'une polyphonie savante, qui constitue l'un des meilleurs moments de la soirée.

Du côté des solistes, Jérémie Schütz traduit subtilement les fragilités et les contrastes du personnage de Faust. Son timbre semble d'abord un peu gras dans la scène introductive, mais il s'affine et s'améliore au fil de ses interventions, même si quelques irrégularités persistent dans les aigus. La diction française d'Alexander Roslavets est affligée d'un accent prononcé, qui ne messie pas cependant au personnage de Méphisto. La basse biélorusse déploie surtout d'indéniables talents d'acteurs, qui lui confèrent une expressivité à la fois bouffonne et inquiétante du meilleur effet. En revanche, le Brander d'Arthur Dougha est un peu juvénile et léger pour emplir les habits du plus solide buveur de la Cave d'Auerbach, et sa « Chanson du rat » manque de couleurs. C'est en définitive la Marguerite d'Ambroisine Bré qui domine le plateau vocal, avec un timbre très pur et lié, une émission puissante mais qui ne force jamais, et une énonciation parfaitement intelligible. Dès son premier récitatif (« Oh, que l'air est étouffant ! »), elle marque la scène de sa présence, avant de s'affirmer encore davantage tant dans la chanson gothique du Roi de Thulé que dans la célèbre romance de la dernière partie, d'une intensité frémissante. De même, son sens de la dramaturgie et son émotivité gagnent Jérémie Schütz dans le grand duo amoureux de la troisième partie, point d'orgue lui aussi d'une soirée dans l'ensemble très gratifiante.

Nul doute qu'avec des interprètes aussi convaincus et talentueux, *La Damnation* révèle toute sa fougue et ses audaces, et que Berlioz se retrouve chez lui dans sa ville natale !

François Anselmini

CRITIQUE, festival. FESTIVAL BERLIOZ (Château Louis XI), le 25 août 2026. BERLIOZ : La Damnation de Faust. A. Bré, J. Schütz, A. Roslavets. Orchestre Appassionato, Choeur Spirito et Choeur d'Auvergne-Rhône-Alpes, Mathieu Herzog (direction musicale)

Par Florent Coudeyrat | 28 août 2026 | 762 | 0

Parmi les spectacles les plus attendus du *Festival Berlioz*, *La Damnation de Faust* (1846) ose associer choristes amateurs et professionnels pour un résultat de très bonne tenue. Les solistes, au style disparate, déçoivent en comparaison, autour d'une direction franche et énergique, qui gagnerait à davantage de respiration.

Il faut saluer le pari généreux du Festival Berlioz de réunir les **Choeurs** (amateurs) **d'Auvergne-Rhône-Alpes** et leur équivalent professionnel *Spirito*, longtemps dirigé par Nicole Corti et désormais par **Thibaut Louppe** (depuis 2025). Il s'agit là d'une aventure collective à l'image de l'esprit chaleureux qui anime les lieux, où la musique se prolonge jusque dans les rues et les abords du château. Toujours aussi effervescente, la cour du château mêle *food trucks*, boutiques éphémères et curiosités, à l'image de ce cheval monumental, issu d'une ancienne production consacrée aux *Troyens* ([voir en 2023](#)). Une présence incongrue et familière à la fois, qui rappelle combien, ici, les spectacles laissent une empreinte dans la ville, bien au-delà du temps de la représentation.

Un peu plus tôt, l'Eglise de la cité avait accueilli une création originale réunissant pour la première fois la pianiste **Marie-Josèphe Jude** et la récitante **Rima Abdul-Malak**. La lecture musicale en hommage à George Sand et aux poétesses qui lui ont succédé est un prétexte à faire partager tout l'amour de l'ancienne ministre de la culture pour la poésie, en une éloquente simplicité, sans ostentation. La fin du spectacle, particulièrement émouvante dans sa place donnée aux cultures du Moyen-Orient, trouve un ton plus militant, en soutien à toutes celles qui luttent aujourd'hui contre l'oppression.

Retour à *La Damnation de Faust*, dont les forces chorales constituent assurément l'un des atouts de cette version de concert. Le rassemblement de choristes venus de différents horizons témoigne d'une belle homogénéité, sans qu'il soit possible de distinguer les apports des uns ou des autres. C'est notamment le cas dans les grandes scènes collectives, où l'enthousiasme ne se départit pas d'une réelle précision. Les parties plus contemplatives du début laissent toutefois entrevoir quelques raideurs, à l'image de la direction vigoureuse de **Mathieu Herzog**, surtout connu en tant qu'altiste du Quatuor Ebène. Le chef français peine en effet à fouiller les états d'âme de Faust, en privilégiant la mélodie principale au détriment des détails, volontiers sacrifiés dans cette vision aux ponctuations marquées. Il se rattrape dans les parties plus orageuses, mais son approche de ce répertoire reste trop compacte et anguleuse pour convaincre sur la durée.

Dans ce contexte, les solistes réunis n'offrent pas davantage de consolation. La voix fluette d'**Ambroisine Bré** (Marguerite) ravit par son raffinement et son agilité sur toute la tessiture, mais peine à convaincre dans les intentions dramatiques, beaucoup trop timorées et extérieures. A ses côtés, **Jérémie Schütz** (Faust) donne davantage de force de conviction, mais déçoit par un *vibrato* envahissant, sans parler d'une émission engorgée dans le médium et d'une diction perfectible. On lui préfère nettement le Méphistophélès engagé d'**Alexander Roslavets**, qui compense un manque de couleurs et de graves par un sens du théâtre affirmé, toujours décisif dans ce rôle.

Au Festival Berlioz de La Côte-Saint-André, la "Damnation de Faust" fait illusion

Par Gérard Condé - Publié le 31 août 2026 à 11:54

Guidée par Mathieu Herzog, une distribution modeste mais solidement préparée fait oublier les rigueurs du concert par une connivence et une intensité dramatique peu communes.



© Festival Berlioz / Bruno Moussier

« Légende dramatique » en quatre parties, *La Damnation de Faust* de Berlioz constitue une mosaïque de trouvailles singulières, où rares sont les grandes lignes susceptibles de cacher les aléas d'une suite de gageures individuelles ou collectives – surtout dans la version originale, sans mise en scène. Mis d'emblée à l'épreuve d'un monologue redoutable, Jérémie Schütz semble partagé entre le rôle, tout en nuances, du docteur Faust et les éclats attendus d'un ténor héroïque. La *Marche hongroise*, saluée par un tonnerre d'applaudissements l'Orchestre Appassionato et son chef, Mathieu Herzog.

Point culminant de la seconde partie, *Chant de Pâques* aurait valu au chœur Spirito (allié à une solide masse chorale amateur préparée par Thibaut Louppe) un succès comparable sans l'irruption du Méphisto d'Alexander Roslavets. Jailli de nulle part, haute stature, crâne rasé, sourcils froncés, il s'adresse à Faust par dessous son pupitre. En trois répliques le jeu est lancé. Schütz trouve définitivement ses marques : leurs timbres opposés s'agrègent, l'illusion dramatique gomme les tenues de soirée. Brutal *fortissimo*, la taverne ouvre sa porte maculée. Manquent à peine la fumée et les relents de bière. Le Brander d'Arthur Dougha n'a-t-il qu'un filet de voix ? Sa diction est si éloquente qu'on n'a jamais entendu *Chanson du rat* plus crédible.

Duos équilibrés

Amoureux transi, dans la troisième partie, Faust s'alanguit avec la complicité du chef et ose le falsetto aux bons endroits, seul ou dans son duo, parfaitement équilibré avec la Marguerite d'Ambroisine Bré. Amante virginale, conforme au vœu de Berlioz, l'innocente touche par son refus du pathétique, tant dans la *Chanson gothique* (« *Autrefois un roi de Thulé* ») que dans l'aveu de sa brûlante détresse. La dernière partie, où le drame se resserre pour se dénouer doublement sur le pandémonium et l'apothéose de Marguerite, est la plus spectaculaire, car on y prend la mesure de l'extravagance de l'ouvrage et de ce que sa réalisation a dû exiger, tant de conviction que de persévérance.

Un *Menuet des Follets* trop étale ? Une faille rythmique vite rattrapée ? Que pèsent ces faiblesses, ces menues défaillances en regard de la réalité du concert, parcours du combattant où chacun fait de son mieux ? « La musique est un art presque impossible ! » s'exclamait Berlioz, faute d'obtenir, à Vienne, une exécution fidèle de son ouvrage. Cette *Damnation de Faust* sans botox ni vedettes nous laissera un souvenir durable et ardent. Et souhaitons bon vent à Bruno Messina, qui signait-là sa dernière édition du Festival Berlioz de La Côte Saint-André, et présidera désormais aux destinées musicales du théâtre antique d'Orange.

***La Damnation de Faust* de Berlioz. Festival Berlioz de La Côte-Saint-André, Château Louis XI, le 25 août.**

Festival Berlioz 2026, du 25 au 29 août

FIN D'UNE ÉPOQUE (1)

Cette édition 2026 du Festival Berlioz sera la dernière de son directeur Bruno Messina.

Publié par Pierre-René Serna | 31 août | Critiques | Festival |



APPELÉ À LA DIRECTION ARTISTIQUE DES CHORÉGIES D'ORANGE, Bruno Messina quitte donc la direction du Festival Berlioz, pour lequel il avait œuvré depuis 2009, avec succès, mais aussi des hauts et des bas. Car pour ses trois précédentes éditions (dont celle-ci), le Festival ne présentait plus guère les grandes pages de Berlioz ni ses grands interprètes. En raison des circonstances (la disparition de chefs prestigieux, comme John Nelson, et la mise sur la touche d'autres chefs comme John Eliot Gardiner, François-Xavier Roth et Valery Gergiev) mais aussi de difficultés de subventions. On ne sait donc ce qu'il en sera de l'avenir du festival...

C'est ainsi que pour cette édition 2026, peu d'œuvres de Berlioz ont figuré. Nous nous en sommes donc tenu pour notre part aux cinq derniers jours (du 25 au 29 août) avec quelques pages du compositeur, les jours précédents (à partir du 19) ne lui en laissant quasiment aucune.

L'œuvre phare de cette édition était *La Damnation de Faust*, seule très grande œuvre de Berlioz au programme. L'ensemble orchestral Appassionato est à la tâche, complété de plusieurs chœurs (Chœur Spirito, chœurs amateurs régionaux de Lyon et d'Auvergne), de chanteurs solistes, le tout sous la direction de Mathieu Herzog. Dans l'auditorium provisoire sis dans la cour du château de La Côte-Saint-André (lieu du festival et bourgade de naissance de Berlioz), l'acoustique de ce semi plein-air favorise l'écoute générale et moins le chant en solitaire. Les chœurs, fournis, bien préparés, résonnent ainsi d'une belle présence. De même que l'orchestre, d'une bonne tenue et d'une réelle affirmation y compris dans les nombreux détails instrumentaux. Les chanteurs solistes sont moins à leur affaire en raison d'émissions parfois restreintes. Commencé d'une voix oscillante presque chevrotante par son *vibrato*, le ténor Jérémie Schütz (*Faust*) s'affirme par la suite d'un franc élan, jusqu'à quelques aigus lancés de tête. Le baryton Alexander Roslavets (*Méphistophélès*) possède l'ardeur vocale qui convient (en dépit de quelques défauts de prononciation chez ce chanteur d'origine russe). Quant à Ambroisine Bré (*Marguerite*), elle s'épanche valeureusement mais souffre d'une émission par trop restreinte. Alors que Arthur Dougha (pour l'épisodique Brander) ne possède qu'un filet de voix qu'il livre courageusement. C'est ainsi que la part des chanteurs solistes constitue le point quelque peu en retrait de l'exécution.

L'ensemble, avec chœur et orchestre, n'en est pas moins bien mené jusqu'à un final éclatant. Petite réserve toutefois pour certains partis pris de la direction, non forcément respectueux des indications de la partition, comme cette « Marche hongroise » prise dans un *tempo* trop rapide et pourvue d'un malencontreux *accelerando* final. Une *Damnatio de Faust* de bon aloi sans bouleverser la donne des interprétations de l'œuvre.

Autres concerts du soir

Parmi les autres concerts symphoniques du soir (les **concerts de musique de chambre d'après-midi** sont ici détaillés et commentés par Christian Wasselin), toujours dans l'auditorium du château, relevons deux concerts comportant des pages de Berlioz.

Le concert intitulé « Fantastique Ophélie » laisse place à des pièces inspirées de l'héroïne de Shakespeare conclues par la *Symphonie fantastique*. À la charge de l'Orchestre philharmonique de Radio France, sous la direction de Louis Langrée, avec la participation de la soprano Sabine Devielhe. L'Ouverture des *Francs-Juges* ouvre le ban, ouverture d'un des tout premiers opéras de Berlioz (qu'il devait par la suite abandonner, et dont ne reste que des fragments – et non pas « un opéra resté inachevé » comme le commente imprudemment le rédacteur du programme du festival). Son interprétation se fait très bien enlevée. S'ensuivent airs et pages inspirées du thème d'Ophélie (air tiré d'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, *La Mort d'Ophélie* et *Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet* de Berlioz, air tiré de *Lucie de Lammermoor* de Donizetti). Sabine Devielhe délivre une ardente colorature dans les airs de Thomas et Donizetti, ainsi qu'une pertinente expressivité pour *La Mort d'Ophélie*. La *Marche funèbre*, quant à elle dépourvue du chant de la soprano, s'expose grandement comme il se doit (et ponctuée d'un discret « Ah » à l'unisson lancé par la voix des instrumentistes, comme il se doit également). La *Symphonie fantastique* (que l'orchestre possède à son répertoire, mais ici peu routinière) s'expose pour sa part vivement animée sous la direction vigoureuse et agitée de larges mouvements de Langrée. On regrette seulement certains détails parfois non conformes aux indications de la partition (comme le solo du cor anglais de la « Scène aux champs », joué *legato* au rebours du *staccato* prescrit).

Le concert intitulé « Les Nuits d'été » livre le cycle mélodique de Berlioz, introduit par l'Ouverture du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn et achevé par la *Symphonie n° 8* de Dvořák. Les mélodies de Berlioz sont interprétées par la mezzo Eva Začik (alors que la version orchestrée du cycle est prévue pour deux chanteurs, dont un ténor) d'une voix un peu faible mais bien sentie, soutenue par l'orchestre avec la subtilité nécessaire. Le même Orchestre de chambre de Paris se fait emporté pour l'ouverture de Mendelssohn et lance avec une belle énergie la symphonie de Dvořák sous la direction ferme de Thomas Hengelbrock.

Un autre concert présente les *Symphonies n° 6* et *n° 7* de Beethoven, par l'Orchestre de chambre de Lausanne. Excellente transmission, d'un beau sentiment sous la direction ardente comme sa gestique de Renaud Capuçon.

Enfin, autre concert dépourvu de Berlioz : *La Belle au bois dormant*, ballet de Ferdinand Hérold. Selon Hervé Niquet, qui y dirige l'Orchestre Lamoureux, c'est une œuvre à l'orchestre « brillant ». Nous serions plutôt tentés de trouver cette musique bruyante et rantanplan (tout du moins dans la version, écourtée, telle qu'elle fut transmise). La compagnie espagnole de danse Chicos Mambo l'accompagne d'un ballet, comme de juste, dans des chorégraphies cocasses et guignolesques (mises en scène par Corinne et Gilles Benizio). Peu captivant !

Illustrations : La Damnation de Faust, Sabine Devielhe et Louis Langrée, Eva Začik et Thomas Hengelbrock

Notons aussi l'exposition, qui se tient comme chaque année au Musée Hector-Berlioz (dans la maison natale du compositeur). Cette fois-ci : « Hector prend les eaux », ou l'évocation, à travers différents documents et illustrations d'époque, des villes thermales que Berlioz avait fréquentées et où il avait séjourné à différentes reprises. Et en particulier, Plombières (dans les Vosges) et Bade (ou Baden Baden, en Allemagne) où fut notamment créé son opéra-comique *Béatrice et Bénédict*. Attachante exposition (jusqu'au 31 décembre).

Festival Berlioz, La Côte-Saint-André, 25, 26, 27, 28 et 29 août 2026.

SPECTACLES

LA CRITIQUE DE GILLES MATHIVET

« Au nom du Diable, en danse ! »

La seconde semaine du Festival Berlioz, à La Côte-Saint-André, était marquée par l'exécution de *La damnation de Faust*, confiée à l'orchestre Appassionato, au chœur Spirito augmenté de chœurs amateurs régionaux, et à quatre solistes, sous la direction de Mathieu Herzog.

Le thème du festival, « Dansons maintenant », n'est pas étranger à cet opéra de concert puisque, dès 1828, *La légende de Faust* aurait inspiré au jeune Berlioz l'écriture d'un ballet... qui ne vit jamais le jour !

Diableries et romances

Les six premières mesures de *La damnation* sont confiées au seul pupitre des altos : frissons immédiats pour se préparer à l'entrée de Faust se lamentant sur *Le vieil hiver*. Jérémie Schütz, ténor franco-suisse au timbre barytonnant, montrera au cours de l'œuvre une présence dramatique en phase avec cette prise de rôle romantique par excellence. Son lyrisme héroïque, quoiqu'entaché d'un legato convenant plus à Verdi qu'à Berlioz, n'empêche pas un chant conduit avec grande émotion, ni des couleurs vocales inattendues : ainsi de ce passage en voix de tête pour atteindre un contre-ut dièse dans le duo d'amour avec Marguerite. Celle-ci, par la voix de la mezzo Ambroisine Bré, n'entre en scène qu'au troisième acte avec la curieuse *Ballade du roi de Thulé*, sorte de cheveu de Mélisande dans la soupe magmatique de *La damnation*. Pourquoi ce type de chanson strophique se trouve-t-il si souvent dans les œuvres lyriques de Berlioz ? Élément de réponse lors du récital donné deux jours plus tard par le guitariste Antonin Vercellino, sur instrument d'époque, dans un répertoire de romances et de mélodies populaires des années 1800 dont s'était entiché le jeune autodidacte cotois.

Un Méphisto attachant

Le baryton Arthur Dougha, dans le rôle mineur du tavernier Brander, manque ici de projection, sinon de conviction. Quant au Méphisto de la basse biélorusse Alexander Roslavets, sa diction peu francophone est compensée par les surtitrages permettant de suivre le livret sans en manquer un seul vers. La richesse harmonique et expressive de cette voix fait de cet interprète le plus convaincant, voire le plus attachant des personnages,



L'orchestre Appassionato et le chœur Spirito ont interprété *La damnation de Faust*.

de par sa compréhension du rôle et de l'action. Côté choral, on compte plus de cent participants : on y retrouve la perfection attendue du chœur Spirito, préparé par Thibaut Louppe. La participation de choristes amateurs ou en insertion professionnelle n'enlève rien à la précision des attaques ni à l'homogénéité sonore, l'artifice d'une légère sonorisation n'apportant que plus de cohésion au son d'ensemble. Détail éloquent sur la qualité de leur travail : le latin de cuisine fugué dans la taverne est prononcé à la gallicane !

Côtoyer l'Enfer

L'orchestre Appassionato est bien nommé dans cette composition multiple et bigarrée, dans laquelle les instrumentistes sont sur le qui-vive pour accompagner des passions aussi bestiales qu'éthérées. Le pupitre des bois, d'où sort un émouvant solo de cor anglais, celui des percussions qui côtoient l'Enfer, la puissance des cordes graves dont la pulsation fait battre les cœurs, jusqu'aux deux harpes flirtant avec le paradis : les intentions humaines ou diaboliques sont menées d'un geste clair et précis par Mathieu Herzog qui sait ce qu'il peut attendre de ses musiciens sur leurs instruments modernes. La qualité esthétique des illustrations vidéo qui illustrent chacun des changements de lieu sur les trois côtés de la vaste scène du château Louis XI permet de se repérer facilement dans la dramaturgie ; le réalisateur aurait mérité d'être cité dans le programme. ●